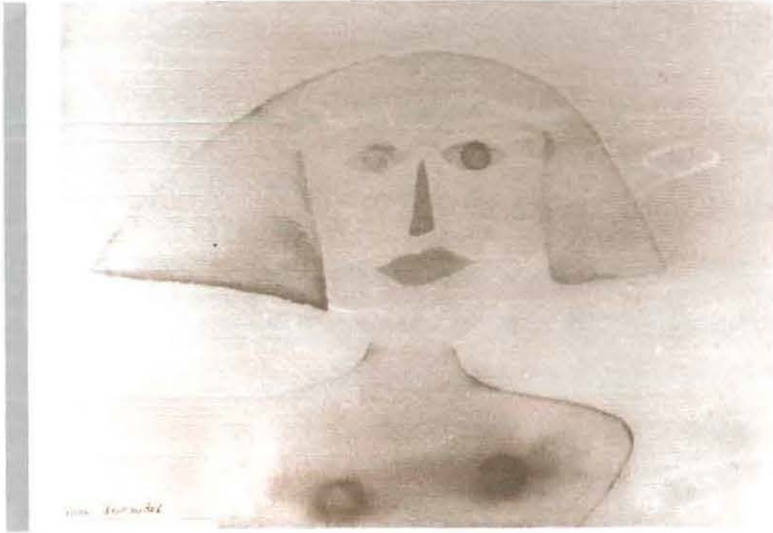
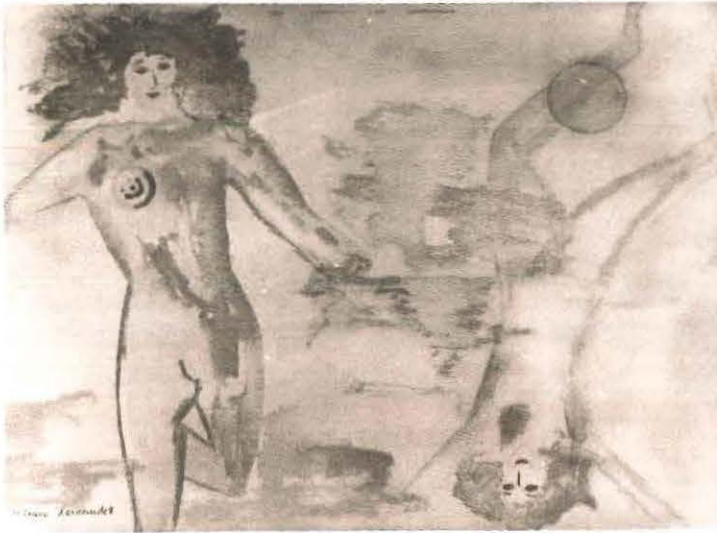


Entre autres livres illustrés par Eliane Hernandez : « Dis-moi la Bible » (4 tomes), éditions du Chalet - « Chantons sous les bulles », éd. D'au - « Gyges le tyran », éd. La Digitale.

Eliane Hernandez

peintre et illustratrice



Fernande Landa — Tu travailles au pinceau, plutôt dans les dégradés, tu ne dessines pas avant ?

Éliane Hernandez. — Je laisse venir les images, par libres associations, et ensuite, je travaille dessus, je cherche. Je m'efforce de retrouver une dimension imaginaire, pour lutter contre l'enfermement.

F.L. — T'es-tu préparée à ce travail ?

E.H. — Non. Je n'ai pas d'acquis culturel particulier en peinture. Je n'ai pas de formation académique. J'ai toujours éprouvé un désir de peindre, de dessiner, qui est allé se développant.

F.L. — Tu as quand même fait quelques études techniques ?

E.H. — J'ai toujours eu des difficultés à me plier à des cours. Le cours de dessin me produisait un sentiment d'aliénation, d'ennui. Alors je me suis mise à chercher toute seule. Et puis un jour, j'ai rencontré les gens de l'atelier de gravure de mon quartier. L'expérience que j'ai eue avec eux, et qui dure, m'a beaucoup enrichie. Les animateurs interviennent essentiellement sur les questions techniques, comme un relais, entre toi et ton œuvre. Ils essaient de percevoir le désir des participants, et les aident en allant dans le sens de leurs recherches.

A un moment de ma vie, j'ai eu l'im-



pression que j'avais englouti en moi quantité d'aspirations, de désirs, de rêves occultés... et, pour trouver un équilibre dans ma vie, pour exister, savoir aussi ce qu'il y avait en moi, me définir, il fallait que je trouve ma « voix ». J'ai choisi l'image, la couleur, comme d'autres choisissent l'écriture.

F.L. — Ton inconscient, en quelque sorte ?
E.H. — Je suis persuadée de la richesse de l'inconscient. Les peintres de « l'art brut » m'impressionnent beaucoup, précisément parce que leur production est très liée à l'expression de l'inconscient. Dans le musée d'« Art brut » à Lausanne, on peut admirer, parmi d'autres, l'œuvre d'Aloïse. Pendant des années d'internement, Aloïse a peint, déroulant sa vie sur des dizaines de mètres.

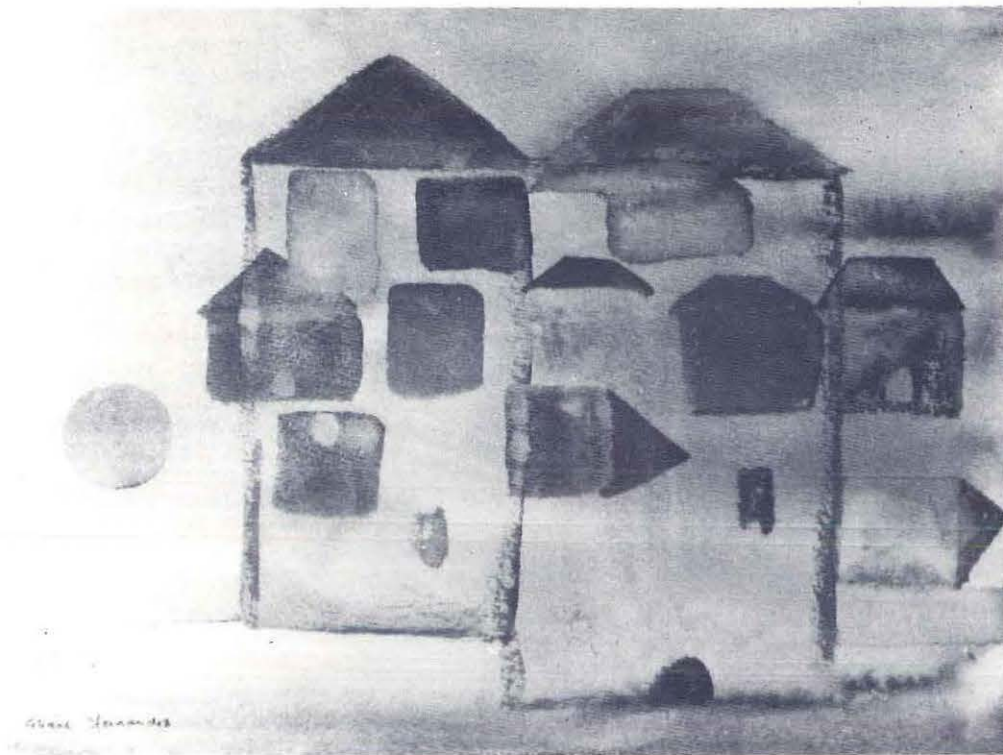
Toute l'histoire de ses sentiments, ses émotions, ses désirs, exprimée avec des crayons de couleur. C'est très beau.

F.L. — Je vois que tu as illustré une bible, est-ce un choix personnel ?

E.H. — Non, c'est mon premier travail d'illustration. Nous sommes trois illustreurs sur ces textes. Après une lecture personnelle de l'œuvre, nous nous sommes réparti le travail en fonction de nos affinités avec le texte. Je n'avais jamais lu la Bible en entier. Je me suis trouvée face à des récits très, très riches. Ce sont le plus souvent des séquences poétiques. Au début, j'étais perdue. Cela me paraissait loin de moi, puis peu à peu je me suis incorporée au texte, et même il m'a semblé qu'il faisait partie de ces choses très profondes, très archaïques, que chacun porte en soi. J'ai ressenti cela brutalement, les images ont jailli tout à coup. Je n'ai pas voulu me documenter, aller voir ce qui avait été fait avant, pour ne pas être influencée, et donner vraiment une vision personnelle de ces textes. Que ce soit mon expression propre !

F.L. — Est-ce facile de trouver ce genre de travail ?

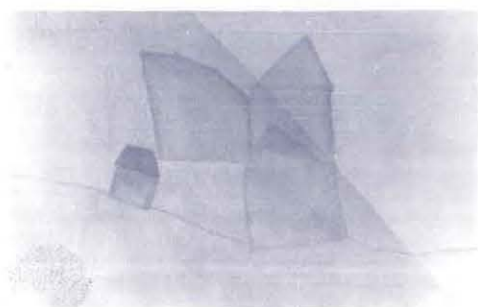
E.H. — Non, car la plupart du temps, les éditeurs ont tendance à t'imposer leur vision réaliste du monde pré-



textant que c'est ce qui marche, du point de vue d'une rentabilité commerciale. « Ce que vous faites est trop poétique » me dit-on souvent. Dans ce cadre-là, si tu veux vraiment faire de l'illustration, il faut être capable de te soumettre à cette exigence « réaliste » de passer outre ta création personnelle, et te mettre dans la peau d'un exécutant tout simplement. « Un illustrateur doit être capable de faire n'importe quoi, on ne lui demande pas d'être un artiste » ai-je entendu de la bouche d'un directeur artistique d'une importante maison d'édition. Dans la plupart des cas il y a donc du travail pour ceux qui peuvent se plier à cette loi. Cela dit, d'autres maisons d'édition naissent, qui prennent le risque de proposer autre chose. Je crois que ces nouvelles tentatives aboutiront parce qu'il y a un désir de renouvellement, de la part des « consommateurs » également, de littérature enfantine.

F.L. — Souhaites-tu te consacrer à un public particulier, adulte ou enfant ?

E.H. — Non. A un moment donné, je peignais beaucoup, et deux préoccupations me sont apparues : le désir de vivre de ma peinture, et le besoin d'être reconnue par le regard de l'autre ; je pense qu'une œuvre n'existe pas sans cela ! c'est dans ce double but que je me suis tournée vers l'illustration de livre pour enfants. Et aussi parce que l'enfance est une période de la vie qui me touche de très près. Je la sens très présente en moi.



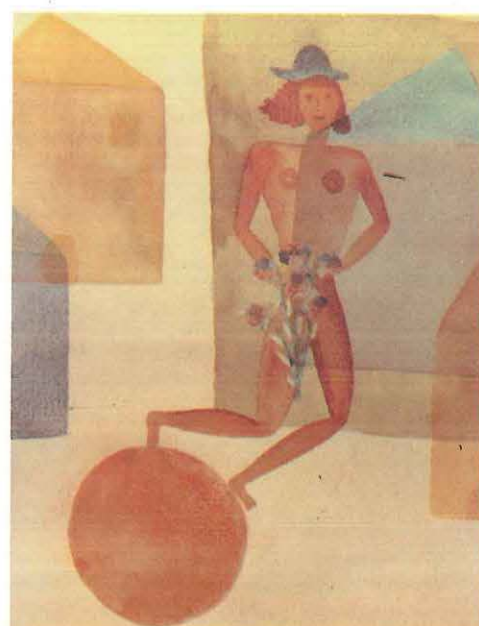
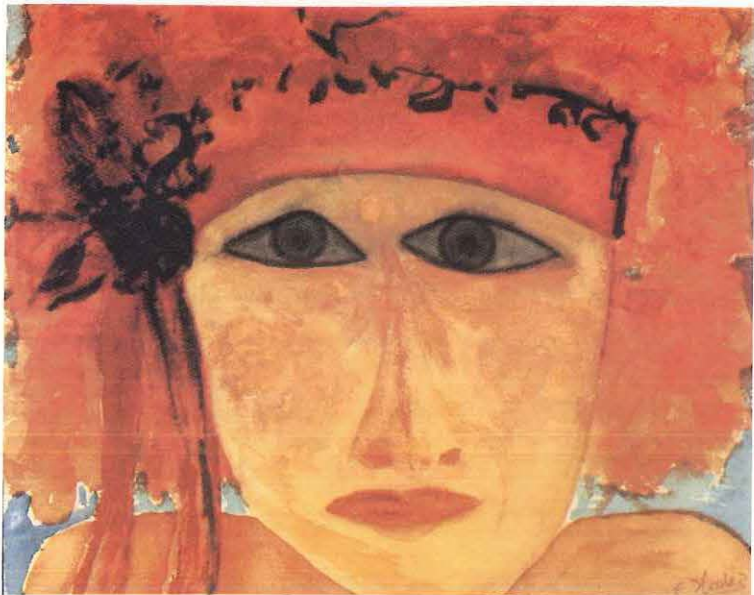
F.L. — Penses-tu qu'il faille utiliser un langage particulier pour s'adresser aux enfants ?

E.H. — Oh non. Ce serait raté d'avance. On ne peut pas imiter leur langage, ni penser à leur place ou pour eux. Je crois qu'il faut être authentique avant tout, faire ce que l'on ressent, ce que l'on pense réellement et le proposer. Ça passe ou ça ne passe pas, auquel cas on peut réfléchir, analyser les raisons pour lesquelles cela bloque. Je crois que les enfants sont très sensibles aux symboles et s'expriment beaucoup à travers eux, tout du moins tant qu'on n'a pas trop « touché » à leur imaginaire, donc tant qu'ils sont petits, parce qu'après, avec l'école... j'ai toujours été insupportable au cours de dessin et de musique, à l'école, alors que c'est ce qui constitue ma vie. Je n'admettais pas de ne pas pouvoir m'exprimer librement sur un sujet proposé par le prof, mais toujours selon des normes très figées. L'imaginaire pour moi est nécessaire à la santé physique et morale de l'individu. Même dans l'édition, je me heurte à ça, puisqu'il

s'agit de toujours se référer au « réel ». De quel réel s'agit-il ? Par exemple : si on a à illustrer un texte sur la maison, il est conseillé que la maison soit bien en ordre, chaque chose bien à sa place et cela pour la vie et que la maison ressemble à une maison. Le problème est que le modèle de maison est bien souvent le même et que l'on ne peut pas sortir des représentations habituelles. Alors que les enfants prennent beaucoup de plaisir à créer des formes, à les faire varier, bien souvent on ne leur propose qu'un seul et même modèle, qu'une seule et même forme pour représenter la réalité, alors que celle-ci est multiple, et varie selon les points de vue où l'on se place. Il n'y a qu'à regarder les dessins de maisons que les enfants font, et on sera surpris devant la richesse des formes. Le problème est plus un problème d'adultes sclérosés, vivant dans des habitudes qu'ils ne sont pas prêts à remettre en question, qu'un problème d'enfants, à mon avis. Forcément ils subissent des conséquences néfastes de cette conception immobile et toujours identique à elle-même de la « réalité ».

F.L. — Ce n'est pas anodin, sans doute ?

E.H. — Non, bien sûr. C'est la permanence des valeurs habituelles. Moi, ça ne m'intéresse pas de reproduire cette « réalité », si quotidienne, si étouffante. Je suis plus attirée par ce qui existe derrière cette réalité et qui la constitue, c'est là-dessus que porte ma recherche : en peinture comme pour le reste de ma vie.



F.L. — Comment concevrais-tu ton rôle dans une classe de dessin ?
E.H. — Beaucoup de matériel, varié. Un espace à structurer avec les enfants, en prenant compte de leurs désirs, et à partir de là, on construirait quelque chose ensemble. J'interviendrais quand ils me le demanderaient pour la technique. Mais je ne toucherais pas à ce qu'ils sont. J'essaierais de les comprendre, et de remettre en question les normes. Pourquoi les obliger à rendre une perspective de façon conventionnelle ? Au nom de quoi, de quelle école ? Tout dépend dans quelle perspective on se place. L'essentiel étant que les enfants puissent exprimer librement ce qu'ils ont en eux, ce qu'ils ressentent de

ce qu'ils vivent, et pas de l'exprimer à l'intérieur d'un cadre établi, de conventions avant tout. Ce n'est pas pour moi l'objectif à atteindre, qu'ils s'expriment en bonne et due forme. Ce qui m'importe en premier lieu est le contenu. Il ne faut surtout pas leur dire : « Il faut faire comme ceci où comme cela » ou « Ici tu devrais mettre du bleu et là du rouge »... mais plutôt les aider dans leurs hésitations, leurs incertitudes. Ça ne veut pas dire qu'il faut les « couper » de tout. Au contraire les encourager dans leurs désirs de voir et de connaître le monde, mais pas en leur disant de le copier, pas en leur disant que c'est bien à partir du moment où ça ressemble. Les enfants doivent avoir la possibilité dans leurs démarches d'imitation et de représentation du monde de donner leurs versions personnelles de tel ou tel événement, de s'exprimer librement...

C'est la mort de l'imagination si on les oblige à faire des traits à la règle, ou de reproduire une maison avec ses angles... Comment peuvent-ils à la suite de telles opérations castratrices se sentir bien ? S'ils doivent s'ex-

primer à travers les modèles existants pour être reconnus, c'est grave, parce que pour la plupart d'entre eux cela se fera au prix de perdre toute créativité.

F.L. — Ce qui n'est pas anodin, non plus ? Que penserais-tu d'une œuvre collective ?

E.H. — Cela aussi, on l'a perdu ; le sens de l'œuvre, du travail collectif ; le sens de la mise en commun, du partage. Pourtant c'est cela, qui aiderait à la fois à la compréhension des individus entre eux, et à l'épanouissement personnel de chacun.

Propos recueillis par Fernande Landa.